

FÉMINISME ET JOURNALISME

« LA FRONDE » (1897-1905)

HISTOIRE D'UNE ENTREPRISE DE PRESSE

PAR

ODILE WELFELÉ

INTRODUCTION

La *Fronde* fait partie des « petits journaux » des débuts de la Troisième République, à l'existence brève et au public restreint. Son originalité réside dans son caractère de quotidien féministe qui prédomine sur ses engagements politiques. La création du journal, ses prises de position – qui ne purent que s'affirmer, à défaut d'évoluer, au cours des cinq années de parution –, son fonctionnement et son déclin sont indissociablement liés à la personnalité de la directrice, Marguerite Durand.

SOURCES

Le fonds le plus important est conservé à la Bibliothèque Marguerite Durand de Paris. Il provient du legs consenti à la Ville de Paris par Marguerite Durand, d'une partie de ses archives personnelles et de l'ensemble de la documentation féministe réunie au siège de la *Fronde*. Les pièces concernant le journal sont loin d'avoir été versées dans leur intégralité : les éléments comptables et les sources relatives aux aides financières ou aux appuis politiques, dont la donatrice estimait la divulgation inopportune, sont presque inexistants ; les correspondances conservées sont partielles. Malgré le tri ainsi opéré, les dossiers thématiques (lettres de Marguerite Durand à ses collaboratrices ; courrier adressé au journal par les lecteurs, les journalistes et les publicitaires ; factures ; brochures ; photographies...) permettent de dégager la politique générale de fonctionnement d'un journal dont la structure administrative fut toujours assez légère.



Les collections publiques, en revanche, se sont révélées assez décevantes. La suppression de la censure, en 1881, a tari une source d'information précieuse pour l'histoire de la presse. Le dépôt légal ne donne que de très rares indications. Plus que les archives de la Préfecture de police, le fonds Marie-Louise Bouglé de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris fournit quelques renseignements intéressants.

L'apport des sources imprimées n'est pas négligeable : documents officiels, brochures de propagande, circulaires, statuts... La plupart des écrits féministes ont été tirés à un nombre d'exemplaires extrêmement limité. Leur rareté leur confère la valeur de documents originaux. La collection de la *Fronde* est conservée à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Marguerite Durand.

PREMIÈRE PARTIE

LA FONDATION

CHAPITRE PREMIER

MARGUERITE DURAND ET LE FÉMINISME D'AVANT 1897

Avant 1897, le féminisme n'était pas représenté par un mouvement unique. De petits groupes, de tendances très différentes, étaient dispersés dans Paris. Leurs adhérentes, peu nombreuses, tenaient une place restreinte dans la vie sociale et politique française. Généralement décriées pour leur comportement excentrique, elles se livraient à une agitation sans efficacité et peu propre à leur acquérir quelque audience. De plus, leurs divergences entraînaient de fréquentes querelles, que les militantes fussent de tendance socialiste (Hubertine Auclert, Eugénie Potonié-Pierre), conservatrices déclarées (Marie Maugeret, Isabelle Bogelot, Sarah Monod et Julie Siegfried) ou fortement indépendantes (Jeanne Schmahl et Juliette Adam).

Assez longtemps, Marguerite Durand s'intéressa fort peu au féminisme. De naissance irrégulière, elle avait débuté toute jeune à la Comédie-Française. Elle quitta le Théâtre français pour épouser Georges Laguerre qui lui fit découvrir la vie politique. Elle participa ainsi de près au mouvement boulangiste et collabora, à l'occasion, à la *Presse*. Après son divorce, elle n'abandonna pas le journalisme et entra au *Figaro*. Grâce à ce dernier, elle découvrit le féminisme en 1896.

CHAPITRE II

LES CONGRÈS FÉMINISTES DE 1896 ET 1897

En 1896, se tint à Paris, du 9 au 13 avril, un Congrès féministe international. Organisé par la Ligue française pour le droit des femmes, il en reflétait l'esprit. Dirigé par Maria Pognon, présidente de la Ligue, il regroupait toutes les féministes actives ; plusieurs futures collaboratrices de la *Fronde* y participaient : Camille Belilon, Clotilde Dissard, Marie Bonneviel. Confus et mal organisé, il n'apporta aucune cohérence entre les groupes présents qui s'affrontèrent et s'irritèrent mutuellement. Mais la presse en parla, ce qui lui valut un assez grand succès.

Dans la masse des vœux émis par le congrès, les grandes lignes des principes qui allaient inspirer la *Fronde* se dessinaient déjà. Marguerite Durand, chargée d'assurer le reportage des séances, fit ainsi connaissance avec le féminisme et décida de lui apporter un soutien actif et vigoureux.

Convaincue par un autre exemple, celui d'un nouveau Congrès féministe qui eut lieu à Bruxelles en 1897, Marguerite Durand estima que les féministes françaises gagneraient à acquérir une structure plus forte, qui canaliserait leur énergie. Désirant toutes les regrouper sous une bannière plus vaste, elle souhaitait faire la preuve de l'utilité du féminisme.

CHAPITRE III

LA CRÉATION DU JOURNAL

Innovant sur toutes les brochures féministes publiées jusqu'alors, Marguerite Durand créa, sous le titre de la *Fronde*, un quotidien semblable en beaucoup de points à ses confrères. Elle fit un remarquable effort publicitaire pour le lancement. Une grande affiche fut placardée dans Paris, avec un long texte exposant les buts du journal. La *Fronde* s'installa dans un cadre luxueux qui lui permit d'ouvrir ses portes aux fêtes et aux réceptions.

D'aspect austère, ce grand folio de quatre pages n'était guère féminin. Son contenu prouvait la volonté de faire un journal au contenu varié, sérieux et distrayant, périodique complet d'information et de loisir. Politique et littérature en occupaient la majeure partie, sous forme de reportages, de chroniques ou d'œuvres originales. La *Fronde* marquait une tentative pour ouvrir les femmes au monde extérieur et pour leur apporter une culture riche et variée.

CHAPITRE IV

PRISES DE POSITION

Deux événements marquèrent l'existence de la *Fronde* : l'affaire Dreyfus et le Congrès international de la condition et des droits de la

femme.

Dans le procès Dreyfus, la *Fronde* prit, très tôt, parti en faveur de l'accusé. Elle le soutint par des articles et des souscriptions, s'attirant la haine des anti-dreyfusards.

En 1900, le grand congrès organisé par Marguerite Durand, dans le cadre de l'Exposition universelle, se solda par un échec, bien qu'il eût remporté un vif succès mondain. Représentatif des sentiments de la bourgeoisie libérale, il sanctionnait la rupture de fait avec la masse des travailleuses et avec le féminisme chrétien. Rejetant la lutte des classes, le congrès fut, à tous points de vue, considéré comme « réformiste » : l'éducation mixte, la recherche de paternité, le travail des femmes sous l'angle de la législation, les syndicats féminins figuraient parmi les grands problèmes évoqués.

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHÉ DU JOURNAL :

MARGUERITE DURAND ET SES COLLABORATRICES

CHAPITRE PREMIER

MARGUERITE DURAND

Marguerite Durand rayonnait d'énergie morale et intellectuelle. Sa beauté éclatante et sportive tranchait avec la vision coutumière des féministes, vieilles filles laides et aigries.

Elle ne s'encomrait pas de conventions sociales ; franche et sans fard, elle ne cacha jamais ni ses agissements ni ses engagements politiques. Les premiers lui valurent de se lancer dans une longue polémique avec Gaston Mery, rédacteur de la *Libre Parole*. Celui-ci prit prétexte de l'« immoralité » de Marguerite Durant pour essayer de discréditer toute son entreprise. Marguerite Durand gagna un procès en diffamation, mais l'affaire montrait, sous la forme la plus grossière, l'ampleur des préjugés.

Ouvrètement franc-maçonne, Marguerite Durand professait un anticléricalisme réel, mais toujours mesuré. Elle inscrivit au rang de ses préoccupations dominantes la lutte contre l'influence exercée par l'Église sur les femmes. « Laisser les autres penser librement » fut sa devise favorite, sans qu'elle abdiquât jamais son autorité de directrice.

L'ambiguïté même de son caractère, - généreux et tolérant, mais protecteur et autoritaire, - explique en partie l'échec de son entreprise.

CHAPITRE II

LES «FRONDEUSES»

Un personnel entièrement féminin constitua la principale originalité de la *Fronde* : garçons de bureau, rédactrices et typographes. Pour avoir cette caractéristique commune, il n'en était pas pour autant homogène. Pour prouver l'intelligence des femmes, leurs capacités d'organisation et de compréhension, Marguerite Durand fit appel à des spécialistes et à très peu de féministes.

Bas-bleus peut-être, charmantes sûrement : pour que chacun le sût, de grandes soirées réunissaient les «Frondeuses» et le public. Dîners et fêtes d'été rassemblaient les collaboratrices pour leur enseigner le goût du travail en commun.

La plus prestigieuse des «Frondeuses» fut Séverine, indépendante et peu féministe en définitive. Pour les deux pôles du journal, – littéraire et politique, – les collaboratrices furent recrutées selon deux modes. Pour le premier, ce furent surtout des personnalités littéraires en vue, écrivains de métier comme Daniel Lesueur, Manoël de Grandfort, Marie-Anne de Bovet, Marcelle Tinayre, Mary Leopold-Lacour. Quelque peu détachées du féminisme, elles apportaient leur savoir-faire et leur renom. Les rubriques politiques furent assurées par des collaboratrices qui, pour beaucoup, débutèrent à la *Fronde* : Judith Cladel, Marie-Louise Néron, Maria Vérone, Hélène Sée.

En dehors de ces deux catégories, se trouvaient des femmes rattachées ouvertement à la libre-pensée (Clémence Royer, Maria Pognon, Marie-Louise Gagneur), parfois tournées, en outre, vers le socialisme (Marie Bonneviel, Mme Avril de Sainte-Croix). Quelques techniciennes pour les sciences, la musique, l'enseignement complétèrent l'équipe des rédactrices.

Ce rassemblement hétéroclite ne survécut pas au Congrès de 1900. La plupart se dispersèrent, découragées des salaires en retard, ou rebutées par la ligne politique de la *Fronde*.

CHAPITRE III

LES FEMMES TYPOGRAPHES

«Fétiches» de la *Fronde*, les femmes typographes incarnèrent la participation du journal aux luttes pour l'obtention de droits égaux à ceux de l'homme. Payées au même prix que leurs homologues masculins, elles travaillaient la nuit pour que le journal parût au matin. Marguerite Durand se heurta à la loi du 2 novembre 1892 sur l'interdiction du travail féminin de nuit, et sortit victorieuse d'un procès.

Après le refus de la Fédération du livre de recevoir leur adhésion, les typographes se formèrent en syndicat, à l'instigation de Marguerite

Durand, et s'inscrivirent à la Bourse du travail en 1899. Assez prospère, le syndicat ne s'occupait que du placement de ses membres. Pour contourner la loi, Marguerite Durand, en 1900, engagea ses typographes à se constituer en association coopérative. Elle prônait les relations amicales entre patrons et travailleurs, aidant ces derniers à s'organiser.

Étroitement lié à la *Fronde*, le syndicat devait représenter un modèle d'union pour les travailleuses. En 1901, éclata un conflit grave avec la Fédération du livre à l'occasion de la grève des ouvriers chez Berger-Levrault. Essayant de forcer l'entrée des femmes dans la profession, le syndicat envoya quelques ouvrières travailler à la place des grévistes. Radié de la Bourse du travail pour «sarrazinage», il dut lutter pied à pied pour sa réintégration ; il sortit de la lutte complètement vaincu par l'hostilité de la profession. Ni par persuasion, ni par force, Marguerite Durand n'avait pu vaincre ce bastion de la misogynie.

TROISIÈME PARTIE

LES DIFFICULTÉS ET L'ÉCHEC

CHAPITRE PREMIER

GESTION DE LA «FRONDE» QUOTIDIENNE

La *Fronde*, créée en société, était dirigée par Marguerite Durand. Le problème essentiel était de trouver de l'argent : le mécénat des amis de Marguerite Durand tint une place importante, bien qu'officieuse. Des moyens courants furent utilisés : la publicité, – mais les revenus en restèrent faibles, en raison des opinions politiques du quotidien et de son audience restreinte – ; une politique d'encouragement aux abonnés : primes, réductions sur le tarif, rubriques gratuites de renseignements, services d'annonces, spectacles au siège du journal.

Les frais fixes étaient élevés. Beaucoup d'éléments nous échappent à cet égard ; les mieux connus sont les salaires des collaboratrices : elles étaient rémunérées, soit au forfait pour certains types de travaux, tribunes, feuilletons, chroniques, soit au mois, soit enfin à la ligne. Entre 1898 et 1899, les sommes allouées baissèrent considérablement, Marguerite Durand ne pouvant déjà plus assurer la vente courante du journal.

Jusqu'en 1903, aucune donnée relative au tirage n'a été conservée. La *Fronde* passa de 49 310 exemplaires quotidiens, en février 1898, à 14 660 en décembre 1899. En 1902, 2 250 numéros environ sortaient chaque jour. A la même époque, la *Fronde* ne vendait en moyenne que 26,4 % du total fourni, ce qui représente une proportion très faible. En

1903, une baisse générale des tirages permit de réduire légèrement le total des invendus qui dépassait encore les 65 %.

La diffusion fut difficile et hasardeuse, particulièrement en province. En 1902, les départements ne vendaient que 9,2 % des exemplaires fournis, contre 20 % à Paris. En 1903, la diminution des exemplaires envoyés en province équilibra les deux chiffres. Un colportage plus amical que professionnel donna quelques résultats, mais bien éphémères.

CHAPITRE II

L' « ACTION »

En septembre 1903, Marguerite Durand abandonna la parution quotidienne pour fusionner avec l'*Action*, la *Fronde* devenant une publication mensuelle comprise dans les envois de ce journal. Non sans dissimuler une certaine amertume, elle invoqua pour raisons de son abandon l'achèvement de sa mission féministe et l'inutilité de la poursuivre. Accueillie de diverses manières, cette nouvelle fit l'objet de plusieurs articles tirant les conclusions de l'héroïque tentative.

La *Fronde* était tirée chaque mois à l'extérieur, et elle passa de 6 080 exemplaires, en octobre 1903, à 2 000 à partir de décembre 1904. Cette fusion n'enraya aucunement la chute du journal, bien qu'il fût désormais allié à un organe anticlérical et réalisé par des hommes.

Quelques collaboratrices de la *Fronde* suivirent leur directrice, mais, très vite, les conditions de travail se dégradèrent. L'accueil de l'*Action* n'avait guère dépassé la beauté du geste. Finalement, Marguerite Durand abandonna cette entreprise et renonça au journalisme pour quelques années.

CHAPITRE III

L' « ÈVE MODERNE » : LECTRICES RÉELLES ET FEMME IDÉALE

Les causes de l'échec furent multiples. Les réactions suscitées par les premiers numéros permettent d'en discerner un certain nombre : trop révolutionnaire pour les uns, trop conservatrice pour les autres, la *Fronde* ne sut se concilier personne. Victime de ses prises de position libérales, entachée de bourgeoisie, trop dégagée de la morale conventionnelle, elle choqua certains et irrita les autres. De plus, ni les féministes, ni le public féminin ne répondirent à l'appel du journal créé à leur intention.

La lectrice-type de la *Fronde* était l'institutrice de province, nostalgique de la vie parisienne, ouverte et cultivée, isolée dans son village et souvent rejetée par les paroissiens. Marguerite Durand hésita même, pendant un temps, à orienter franchement le journal vers ce public, mais comprit qu'elle n'y gagnerait rien.

Le « Courrier de la *Fronde* » offre un vague reflet des aspirations des lectrices ; ses rubriques donnaient réponse à leurs questions ou étaient

suggérées par leurs problèmes. Il présente un aperçu de la lectrice moyenne : attachée à sa beauté et aux recettes domestiques, celle-ci se préoccupait surtout de morale courante et de métaphysique ménagère. Le mariage et la jalousie, l'amour, l'intéressaient fort. Quelques grandes questions générales étaient parfois posées, voire des demandes de renseignements bibliographiques. Toutefois, dans l'ensemble, domine l'image d'une petite bourgeoise soucieuse de son bien-être matériel et de son confort moral.

La femme idéale aurait été bien différente : saine de corps et d'esprit, elle se serait développée par la pratique du sport autant que par les études. Elle aurait été énergique, active et hardie, mais sans insolence. Elle aurait gagné sa vie, en faisant respecter ses capacités et ses droits. Toutefois, elle aurait songé à assumer sa vocation de femme et à devenir épouse et mère. Droite et franche, elle aurait maîtrisé ses sentiments par son intelligence et aurait cultivé sans relâche cette dernière. Toujours féminine par devoir et par astuce, elle aurait su plaire.

CONCLUSION

En l'absence de la femme idéale, la *Fronde* fut un échec. Elle reste, cependant, une tentative unique pour concilier les divers féminismes et pour apporter aux femmes culture et détente ; sur le plan strict de prouver les capacités féminines, elle réussit pleinement. Marguerite Durand se retira de la scène féministe pour porter toute son attention vers les questions suffragistes. Le flambeau fut laissé là où elle l'avait posé, et personne ne le reprit.

ANNEXES

Tableaux et graphiques : salaires des collaboratrices (1898-1899) ; vente des exemplaires d'après les contrats avec les Messageries Hachette (1902-1904) ; chiffres de tirage de la *Fronde* mensuelle ; liste des institutrices correspondantes du *Courrier des lectrices* (1900-1903).
